

CÉLESTE ROGOSIN DÉRIVA

Les mouvements de la caméra sont généralement utilisés au cinéma afin que le spectateur s'identifie à la prise de vue et qu'il franchisse, en quelque sorte, le seuil de l'image. Le film de Céleste Rogosin, *Dériva*, s'affranchit de cette règle, tout en cherchant le même but. L'objet du film est bien ce déplacement, cette dérive à travers des villes quasi-désertiques, cependant l'immersion n'est pas techniquement inscrite dans le film et la réalisatrice a par conséquent inventé un dispositif de projection et un traitement spécifique de l'image pour palier à cette règle. En se désolidarisant de la narration dans l'image, Rogosin utilise l'espace de projection comme un élément du film. *Dériva* se projette dans l'angle rentrant d'une salle orthogonale et utilise par conséquent chaque face de l'angle comme une surface de projection. Ainsi, le spectateur est littéralement immergé par l'encadrement de deux très grandes images en mouvements. En se spatialisant, l'appréhension du film n'est plus seulement intellectuelle mais physique. Le corps devient un autre canal d'appréciation de l'image. A lui seul, le dispositif de projection prédispose au sujet du film.

En effet, *Dériva* restitue les sensations d'une ville. Non pas la ville en pleine activité mais la palpitation lente d'une ville périphérique. L'image, imprégnée d'un bleu aussi impersonnel que mélancolique, révèle frontalement les propriétés physiques de la ville. La combinaison du couché de soleil, des lumières électriques, des reflets, des véhicules en mouvement, de la fumée et des bruits offre à chaque instant une expérience à la fois banale et extatique. Cependant, le film n'est pas uniquement un regard attentif sur la plasticité urbaine. La nature, tout aussi présente et tout aussi marginalisée, imprègne progressivement l'ambiance du film. Aucune lutte semble exister : le grésillement des réseaux électriques se mêle subtilement au crépitement des feuillages et dans toute cette confusion de phénomènes, la pulsation immatérielle de la ville semble trouver une harmonieuse correspondance avec cette nature abandonnée. Le film fait alors sentir une sorte d'osmose et de communication sensorielle dans l'air cristallin de cette ville. Sous les feuillages éclairés par les néons rouges, quelques adolescents font apparition dans une tranquillité et un mutisme qu'ils semblent avoir puisé dans le paysage. Désincarnés et indifférents, ils ne restent plus que leurs corps sensibles, s'enlaçant parfois mais surtout réceptifs à l'horizon vide qui les entourent. Leurs visages sont parfois éclairés par un téléphone portable, surlignant la nature immatérielle, non pas de leurs modes de communications, mais de toutes les formes de communications montrées à l'écran. Par conséquent, le film parle profondément des échanges énergétiques qui s'opèrent dans l'espace urbain.

Enfin, il faut noter que le dispositif de projection de *Dériva* rajoute au montage original, un deuxième montage, cette fois-ci, spatial. En effet, la projection dans l'angle permet la confrontation de deux images disposées perpendiculairement. Le montage spatial renforce la phénoménologie du film et la nature immatérielle des communications. Ainsi, le dispositif de projection et le film lui-même tendent de manière évidente vers cette énigme de la non-pensée et de l'immersion dans le paysage-image. Un renversement s'opère étrangement à la fin du film, l'immersion dans le paysage-image devient totale. De très loin, réapparaissent les adolescents évoluant dans une épaisse végétation qui inonde l'écran. Le paysage devient monochrome et semble presque dévorer les individus.